L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
s'adresse, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 10 OCTOBRE 1880.

Les femmes qui tuent et les femmes qui votent.

Le livre de M. Alexandre Dumas, dont nous parlions hier, paraîtra aujourd'hui même chez Lévy, et nous pouvons en donner d'avance des extraits qui montrent quel intérêt s'attache à l'ouvrage nouveau de l'auteur de la *Question du divorce*.

Les *Femmes qui tuent et les femmes qui votent* se divisent en deux parties : la première qui traite plus spécialement de la question morale, la seconde qui aborde directement la question politique.

C'est cette seconde partie qui nous paraît destinée à faire le plus grand bruit, et la première qui est la plus poignante. Le livre tout entier est d'ailleurs d'un maître écrivain et d'un penseur hardi.

La brochure débute ainsi :

A Jules Claretie.

" Mon cher Claretie.

" Vous avez publié, le 24 août, un long article dans le *Temps*, sur les derniers procès de Mlle Dumaire et de Mme de Tilly. Cet article contenait à la fin les lignes suivantes :

" Je m'attendais à ce que M. Dumas " prît la parole dans ce vif et poignant " débat. Il est le grand avocat consul- " tant de ces causes saignantes, et je ne " sais pas de président qui puisse réu- " mer comme lui les faits de semblables " procès et en déduire toutes les consé- " quences. Il doit s'applaudir d'avoir si " hardiment et tant de fois soulevé de " pareilles questions, lorsqu'il voit que " la vie, sévère comme un problème de " mathématique, en rend la solution de " plus en plus nécessaire chaque jour. " Sans doute la comédie est écrite, la " *Princesse Georges* a tout dit ; mais j'an- " rais voulu savoir ce que pensait de la " comtesse de Tilly — cette princesse " Georges au vitriol — le philosophe du " théâtre contemporain."

"Chose curieuse, quand cet article m'est arrivé de votre part, j'avais, depuis trois ou quatre jours, commencé le travail que vous attendiez de moi, et j'en étais juste à une phrase que vous retrouverez dans cette lettre, où je parlais de la *Princesse Georges*. Il y avait là une sympathie manifeste, des atomes crochus visibles ; aussi, je vous demande la permission de vous adresser et de vous dédier ce travail ; ce me sera, de plus, une occasion de vous témoigner publiquement toute l'affection et toute l'estime que j'ai pour votre personne, votre caractère et votre talent.

" Et puis, nous sommes tout à fait à l'aise pour causer ainsi de ce sujet, étant du même avis, car vous dites encore dans le même article :

" Il y a eu, comme toujours, débordement de sympathie pour les *exécutrices* ; " et les victimes, selon l'usage, ont sem- " blé fort peu intéressantes. Il y a eu " la cause raison morale ; car cet enthou- " siasme pour la brutalité serait ironique " s'il n'était que le produit d'une admi- " ration malsaine pour les êtres qui, se " plaçant au-dessus de la loi, ont l'au- " dace de se faire justice eux-mêmes. La " raison de toutes ces acclamations sa- " tisfaites, c'est que la femme, dédoublée, " n'est pas suffisamment protégée par la loi, qui est essentiellement et uniquement une *loi mâle*, et je puis dire. L'auteur de la *Princesse Georges* l'a fort bien montré, dramatiquement et philosophiquement à la fois, lorsqu'il nous présente l'épouse " trompée s'adressant tour à tour à sa " mère, c'est à dire à la famille, puis à la " loi, c'est à dire à la société, pour leur " réclamer une consolation ou un se- " cours. De consolation, il n'y en a " point ; de secours, il n'en faut attendre " de personne. Faut-il donc souffrir, " éternellement souffrir dans son amour " et dans son amour-propre, dans sa dignité de femme, dans la sécurité même " de sa vie, car la ruine matérielle est " possible après cette terrible ruine morale ? Que faut-il faire, enfin ?

" Mais tout le monde me pense pas comme nous, mon cher ami, et, pour tout dire, j'avais d'abord pris la plume pour répondre à un article d'un de vos confrères, M. Racot, lequel, dans le *Figaro*, exprimait des idées, sinon toutes contraires, du moins très opposées aux nôtres. Je fais donc, comme on dit, d'une pierre deux coups ; c'est à vous que je m'adresse, et c'est à M. Racot et à ceux qui pensent comme lui que je réponds."

M. Alexandre Dumas, avec son grand talent et sa grande autorité, explique alors pourquoi la sympathie est toute autour d'une Marie Bière ou d'une Mme de Tilly.

Est-ce qu'on excusait le coup de pistolet de l'une et le jet de vitriol de l'autre ?

Non. Mais on voyait dans l'une *la mère*, dans l'autre *l'épouse*, toutes deux insuffisamment protégées.

Il faut lire et relire ces pages : elles sont d'une rare éloquence.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la seconde partie de ce livre, où le cœur du *Demi-Monde* rit des rieurs imbéciles :

" La femme, dit-il, subit des examens dans les sciences et dans les lettres, dans la médecine et dans le droit : elle troque la robe de la faiseuse en renom contre la robe noire de l'avocat et de Marphurius.

" Le bourgeois dont rait Molière a beaucoup ri en voyant cela, comme il fait toujours quand il voit quelque chose de nouveau ; mais, lorsque ce n'est pas Molière qui rit des choses, les choses ne courent aucun danger. S'il vivait de nos jours, il en rirait pas. Molière avait le grand bonheur de vivre dans une époque où l'on pouvait rire de la sottise sans être forcé d'y chercher un remède. Le poète riait, le roi riait, la cour riait, la chose dont on riait était tenue pour risible. Aujourd'hui il n'en va plus tout à fait de même. Non-seulement le roi ne rit plus, mais il a disparu, la cour a disparu, et Molière a fait comme eux, malheureusement, car cet esprit profond et sagace verrait certainement, le mieux du monde, ce qu'alors il ne pouvait même pas prévoir."

Je note en passant une curieuse conversation entre M. Alexandre Dumas et l'évêque Dupanloup, qui philosophait avec l'auteur de l'*Homme-Femme*, tout en maudissant ses hérésies :

" Un matin du mois d'août, sous les grands arbres de son jardin épiscopal, nous devisions, et je me permettais de soutenir cette proposition, à savoir qu'il n'y a pour la femme, au milieu de toutes ses transformations naturelles et sociales, que deux états, bien différents l'un de l'autre, auxquels elle aspire véritablement, et qu'elle comprenne bien, et dont elle jouisse pleinement : c'est l'état de maternité ou de liberté. La virginité, l'amour et le mariage sont pour elle des états passagers, intermédiaires, sans données précises, n'ayant qu'une valeur d'attente et de préparation."

"Il y a du vrai dans ce que vous me dites, me répondait mon illustre interlocuteur. J'ai pu constater que, sur cent jeunes filles dont j'avais fait l'éducation religieuse et qui se mariaient, il y en avait au moins quatre-vingts qui, en revenant me voir, après un mois de mariage, me disaient qu'elles regrettaient de s'être mariées. — Cela tient, monseigneur, à ce que le mariage, surtout au bout d'un mois, n'a pas encore initié la femme ou à la maternité qu'elle souhaite, ou à la liberté qu'elle rêve."

Cette liberté, la femme l'obtiendra, dit M. Dumas, elle l'obtiendra par la science.

Voici, par exemple, une page qui me paraît être un des *clous* de l'ouvrage, comme on dirait en langage de théâtre. Rien de plus original et de plus hardi !

"..... La science, et, principalement, la recherche des causes et des fins de l'homme, des moyens et du but de la nature, la science va faire, sous l'impulsion et sous la garantie de la liberté, des progrès rapides, effrayants pour tout ce qui est de révélation purement sentimentale et surnaturelle. La science est la religion de l'avenir, Auguste Comte et Littré sont ses prophètes, le positivisme est son dogme fondamental ; vous aurez beau faire, vous n'y échapperez pas ; cela est évident pour tout esprit de bonne foi n'ayant pas d'intérêt à voir autre chose que ce qui est.

"Cette religion, comme toutes les autres, va avoir ses fanatiques, ses apôtres, ses martyrs. Le docteur Tanner, s'il n'est pas une invention américaine, est déjà là pour le prouver. S'il est une invention, ou autre le prouvera bientôt, et les sectaires suivront. Ces sectaires, on ne les comptera pas seulement parmi les hommes, mais aussi parmi les femmes, les curieuses par excellence, dérobeuses de pommes comme Ève, ouvreuses de boîtes comme Pandore, et toujours prêtes pour le nouveau, pour l'imprévu, pour tout ce qui les fait sortir de la pure fonction sexuelle, de l'état *terrien*.

"Une fois entraînées par certains exemples, une fois leur cadre conventionnel brisé, les femmes vont donc se jeter dans la science comme elles se jettent dans tout ce qui les passionne, la tête en avant, à corps perdu, c'est le vrai mot. Prenant leur revanche de l'immobilité séculaire à laquelle on les a condamnées, elles vont courir, par n'importe quels chemins, à côté de l'homme, devant lui s'il le faut, à la conquête d'un nouveau monde. En matière de sensation, la femme est l'extrême, l'excès de l'homme. Quand on sait avec quel mépris de toute raison et de toute souffrance, la femme va à l'hallucination et au martyre, dès qu'elle est vraiment dans la foi ; avec quel oubli de toute dignité et de toute pudeur elle va à la soumission et à la débauche dès qu'elle est vraiment dans l'amour, on peut prévoir l'audace et la frénésie avec lesquelles elle tentera la découverte et affrontera le fait lorsqu'elle sera vraiment dans la science.

"Elle se soumettra comme l'homme aux plus rudes travaux, aux expériences les plus douloureuses, aux épreuves les plus étranges pour trouver le mot de l'énigme. Elle se laissera arracher les seins comme sainte Agathe, si cela peut révéler le mystère de la lactation ; elle passera son enfant à sa voisine, comme sainte Félicité, pour aller se livrer aux bêtes, non pour prouver que Jésus a dit la vérité, mais pour savoir si Darwin a raison.

"Jeune homme de quinze ans, qui lisez ces pages en cachette, vous vivrez peut-être encore soixante ans ; je vous le souhaite, car il va être à la fois de plus en plus difficile et de plus en plus intéressant de vivre jusqu'à soixante-quinze ans. Vous entendrez probablement, avant votre mort, un de nos futurs confrères réclamer, comme nous le faisons, si inutilement d'ailleurs, aujourd'hui pour les enfants nés de l'homme et de la femme, réclamer la création d'établissements destinés à recueillir les enfants nés des hommes et des gnenons, des femmes et des singes. La première fois que vous entendrez cette réclamation, venez sur ma tombe, frappez-là trois fois du fer de votre canne et dites tout haut : "c'est fait." Quelque passant vous demandera peut être de quoi il s'agit, vous le lui expliquerez, si toutefois, à cette époque, il passe encore quelqu'un dans les cimetières et s'il y a encore des tombes."

En attendant, M. Alexandre Dumas n'hésite pas à ne *point* se moquer, comme tant d'autres, de Mlle Hubert Auclert. Il voit en elle une femme qui réclame ses droits comme Mlle Marie Bière et Mme de Tilly se font justice elles-mêmes.

Il demande le droit de vote pour les femmes qui ont le devoir de payer l'impôt :

"—Alors, c'est sérieux ; vous demandez que les femmes votent ?

"Tout bonnement.

"Mais vous voulez donc leur faire perdre toutes leurs grâces, tous leurs charmes. La femme....

"Nous voilà dans les platitudes ! Soyez tranquille, elles voteront avec grâce. On rira encore beaucoup dans le commencement, puisque, chez nous, il faut toujours commencer par rire. Eh bien, on rira. Les femmes se feront faire des chapeaux à l'urne, des corsages au suffrage universel et des jupes au scrutin secret. Après ? Ce sera d'abord un étonnement, puis une mode, puis une habitude, puis une expérience, puis un devoir, puis un bien. En tout cas, c'est déjà un droit. Quelques belles dames dans les villes, quelques grandes propriétaires dans les provinces, quelques fermières dans les campagnes donneront l'exemple et les autres suivront. Elles auront des réunions, des assemblées, des clubs comme nous : elles diront des bêtises comme nous, elles en feront comme nous, elles les payeront comme nous, et elles apprendront peu à peu à les réparer, comme nous. Un jour, elles seront à la politique de l'État, elles feront moins de propagande à celle de l'Église, ce ne sera pas un mal.

Je n'ai fait là que prendre, dans ce livre où chaque ligne est attirante, reprendre une idée, faire naître une réflexion, quelques pages comme au hasard. Cela suffit pour montrer quel intérêt profond s'attache à l'œuvre de M. Alexandre Dumas et quel grand et vif succès attend ce remarquable travail sur les *Femmes qui tuent et les Femmes qui votent*.

E. H. Adams & Bro.—M. E. H. Adams est arrivé les jour dernier, venant de New York où il était allé choisir la même son stock de marchandises d'automne. Il a eu la main heureuse et a fait d'excellentes acquisitions dont profite tout les clients de sa maison. Le débâclage a commencé déjà et durera quelque temps. On est dans sur de trouver chaque jour chez MM. E. H. Adams & Bro., 594 rue Magazine des marchandises nouvelles qui sont en même temps des marchandises de choix, malgré la rare modicité des prix auxquels elles sont cotées.

VENANT D'ARRIVER.

Vaste assortiment de caoutchoucs pour dames demoiselles et enfants. Bottes en chevreaux français, américains et anglais.

Pantoufles pour bals. Escarpins en vernis, pour messieurs. Escarpins bronzes **talons Louis XV.**

Bottes bleues, extra-fines, pour enfants.

Bottes Fanché. Bottes de **E. C. Burt.** Bottes **Royalty**, talons Louis XV. Pantoufles pour messieurs **grande variété de dessins.** Vaste assortiment de souliers lacés, pour dames, demoiselles et enfants.

Chaussures chevillées, pour campagne.

Assortiment de chaussures pour messieurs.

Bottes pour bébés **à tous prix.** Bottes cirées.

Bottines pour garçons. **Black Crooks** pour hommes. **Black Crooks** pour jeunes gens. **Black Crooks** pour enfants.

Et quantité d'autres genres.

Débâclage toute cette semaine.

L'Etoile Rouge coin Canal et Baronne.

Les reporters en Amérique

La *Nouvelle Presse Libre*, de Vienne, vient de publier une intéressante étude sur le reportage en Amérique ; nous en traduisons quelques extraits. Le récent décret de M. Andrieux supprimant les cartes spéciales de la presse donne au sujet de cet article un certain intérêt d'actualité. On verra qu'en Amérique la police, loin de gêner la libre circulation des reporters, fait tout son possible pour faciliter leur tâche, et ne s'en trouve pas plus mal.

Le reporter américain est l'âme de la presse ; c'est son oui qui pénètre partout, auquel rien n'échappe. Les journaux américains ne se contentent pas d'informations sur des faits appartenant au domaine de la publicité ; ils sont avant tout friands d'incidents mystérieux et pour un reporter infatigable—pour un vrai détective du journalisme—le mystère ne saurait exister ; il triomphera toujours des obstacles qui se dressent sur son chemin, et arrivera tôt ou tard à soulever le voile d'une nouvelle à sensation. Pénétré du sentiment de son devoir professionnel, ne se sentant à son aise qu'au milieu des émotions habituelles de sa profession, éperonné par la concurrence de ses confrères ainsi que par les difficultés de sa tâche, le reporter ne poursuit qu'un but, celui d'éclairer dans tous ses détails tel ou tel fait qui a été confié à ses soins par la rédaction de son journal.

Lorsque le fait dont il s'occupe présente une certaine importance, un intérêt poignant, le reporter ne se soucie de rien autre ; tout ce qui se passe autour de lui, lui est indifférent. Il ne lit que ses articles à lui et ceux de ses confrères traitant le même sujet. Arriver bon premier avec des détails inédits, surpasser ses confrères par la variété des informations et la vivacité du récit—telles sont à tout moment les aspirations du reporter. Aussi quel triomphe pour lui lorsque, dans un cas criminel compliqué il réussit à indiquer une nouvelle trace qui conduit la police à des découvertes importantes ; comme il se sent heureux quand, avec des preuves sérieuses à la main, il peut se présenter en accusateur public vis-à-vis d'un fonctionnaire peu consciencieux du gouvernement. En un mot le reporter américain est un organe spécial, moyennant lequel le peuple souverain exerce un contrôle direct sur les divers incidents de la vie publique.

"Les reporters peuvent entrer par tout"—a déclaré un juge américain lorsqu'on amena devant lui un de ces messieurs arrêté dans un tripot clandestin, et il le mit immédiatement en liberté. Il est vrai aussi que les reporters usent de l'autorisation d'aller partout dans toute son étendue et qu'en même temps de la part de l'administration leur sont acquises les facilités les plus larges pour avoir accès on bon leur semblera. Devant le mot magique " reporter " s'ouvrent à deux battants les portes des plus haute dignitaires du gouvernement, de toute institution publique, des tribunaux et même de la prison qui, en isolant les criminels de toute communication avec le dehors, autorise leurs entrées avec les reporters ; enfin les rangs de la force armée appelés à barrer le passage au public à l'occasion d'un incendie d'une émeute ou de tout autre incident de ce genre s'ouvrent toujours devant le reporter.

Les grands journaux américains ont des reporters pour certaines spécialités. Les premiers sujets sont l'*interviewer* et le *sensation-reporter*. Pour être élevé à la première de ces charges il faut avoir fait preuve d'études spéciales et posséder des qualités personnelles ainsi qu'un talent de premier ordre. Non moins exigeante est aussi la charge du *sensation-reporter*. Celui-ci a pour tâche de satisfaire avant tout le public américain, qui cherche dans les journaux un stimulant intellectuel, de même qu'il aime à se livrer à l'action stimulante des boissons alcooliques.

Le *sensation-reporter* d'une grande feuille est toujours à la recherche d'une sensation ; pendant des journées, des semaines entières on le voit rôder dans les rues ; entrer dans les bars publics, visiter les parloirs des hôtels ; on croirait que c'est un homme qui, en vivant paisiblement de ses rentes, se complaît dans son farniente. Mais, voilà qu'un beau matin on s'arrache le journal auquel il appartient : le numéro du jour contient une grande nouvelle à sensation, un crime mystérieux, une histoire scandaleuse on quelque autre incident horrifique. C'est le fruit du farniente dont semblait jouir le reporter ; l'émotion générale que produit sa nouvelle vient prouver qu'il a bien gagné ses honoraires.

Il est minuit. C'est l'heure où les reporters des différents journaux se réunissent au quartier général de la police dans le Chestnut-Street. Ils arrivent l'un après l'autre avec des mines graves et mystérieuses comme si chacun d'eux venait de livrer à sa rédaction tout un stock d'informations inédites du plus poignant intérêt. Qu'y a-t-il de neuf ? est la première question de tout nouvel arrivant. Pas grand chose ! répond invariablement le sergent de police, en lui traitant aux reporters les derniers rapports parvenus au quartier général. C'est la matière brute du reportage. Pendant une demi-heure on entend courir les crayons sur le papier, de temps en temps un reporter demande quelque explication au sergent et au capitaine de police, qui répondent toujours avec la plus grande affabilité.

Après avoir pris leurs notes concernant les événements de la journée, les reporters allument leurs cigares et attendent les incidents de la nuit. Les scènes les plus variées de la vie nocturnale défilent devant eux au quartier général de la police, tour à tour comique, on fait saut tressaillir d'horreur, repoussantes ou excitant de la compassion. Après une scène brutale et d'ivrognerie avec coups et blessures, on voit souvent paraître des groupes de gens bien mis entourés d'agents ; c'est un tripot clandestin qu'on vient de découvrir et dont les clients seront pris en flagrant délit. Ce sont pour la plupart des citoyens connus et aisés ; après un court interrogatoire on les relâche. En partant il ne manquent pas de venir saluer les reporters en les priant de ne pas dévoiler leurs noms dans les journaux.

Mais il est bientôt deux heures du matin ; encore une demi-heure et, à moins d'incidents hors ligne, toutes les informations doivent être livrées aux bureaux de rédactions.

Les agents de police vont et viennent ; l'un ou l'autre font un signe à tel ou tel reporter, ils vont dans un coin et l'agent souffle au reporter quelque renseignement privé. Un des reporters va se mettre en route pour une destination inconnue avec le sergent de police qui n'a pas manqué d'emporter son revolver ; les autres le voient partir d'un œil jaloux ; ils comprennent que c'est pour une expédition ayant pour objet quelque fait à sensation dont ils ne pourront tirer aucun profit et dont la primeur appartiendra au journal de leur confrère.

3 Enfin, ne voyant rien venir de nouveau, le corps des reporters est sur le point de partir. Tout à coup retentit la cloche d'alarme ; elle sonne trois coups, c'est un incendie. Vu l'heure avancée on ne saurait attendre le rapport de police et les reporters, aspirant à donner à leurs journaux quelques lignes au moins sur les progrès du feu, s'accrochent aux pompes qui passent au galop et les voilà partis pour le lieu du désastre. Il arrive qu'un abonné inconstant en se levant le matin est informé par son journal d'un incendie qui, trois ou quatre heures seulement avant son lever, avait éclaté à quelques pas de sa demeure et pouvait le surprendre pendant son sommeil.

.....

C'est à New-York que le reportage atteint le plus haut degré de son développement. Ce sont d'abord de nombreuses agences de correspondances, possédant des corps organisés de vingt à trente reporters, et fournissant aux journaux des informations sur tout ce qui se passe de saillant. En outre chaque grand journal a son contingent de reporters pour toutes les spécialités. Deux de ces messieurs qui ne s'occupent que du ressort de la police forment à New-York une corporation à part, ayant une organisation régulière, un quartier général relié avec celui de la police par un fil télégraphique et une nuée de commissionnaires nuit et jour à leur disposition. Les membres de cette corporation ont chacun sa spécialité.

Voulez-vous des renseignements sur les mystères de la chronique criminelle de New-York, adressez-vous à M. L ; il connaît de vue et de nom tous les voleurs de profession et leurs retraites habituelles. Désirez-vous visiter les tripots, le reporter J. peut vous servir de guide parfait. Son confrère peut vous procurer les renseignements les plus précis sur le demi-monde de New-York, etc.

Enfin, dans le monde même des voleurs, les reporters jouissent d'une certaine considération, qui se manifeste d'une façon assez curieuse : la montre et le portemonnaie du reporter d'un grand journal sont toujours respectés par les voleurs à la tire, et si la main d'un novice va s'égarer dans les poches d'un représentant de la presse, les autres pick-pockets ne manqueront pas de lui crier : "hands off, be is a reporter !" (à bas les mains, c'est un reporter).

Peut-on douter après cela que la presse soit une puissance qui inspire le respect ?

X.

WELL PARK BREWERY — TENNENT'S — PALE ALE — TRADE MARK

LA PLUS GRANDE
Brasserie du Monde
Qui mette en bouteilles.
A vendre, en entrepôt ou droit payé, par
Bassetti & Xiques,
67 et 69 rue Décatur,
AGENTS.
1er sept—3m

Dentistes.

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 .....
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art
Pose de palais artificiels

AVIS.

Le Dr. GEORGE P. MALONEY informe ses pratiques et ses nombreux amis et clients qu'il a pris son ancien bureau où ils le trouveront à toute heure à son ancienne place qu'il occupe depuis nombre d'années.
N. B. Les opérations dents rez de première classe comprenant toutes les dernières innovations de l'art sont exécutées à moitié des prix généralement demandés. Tous les anesthétics sans danger par la profession de médecine seul diplômé pour l'extraction des dents. Aux dentes agréable aux personnes ayant beaux de travaux dentaires mécaniques et en or. Prix modérés. Adresse aux les services d'un des professeurs les plus compétents dans la profession au Sud pour les aider.
Reçu journalier.
GEORGE P. MALONEY D. D. S.
Nlle Orléans salons 150 rue du Canal entre Carondelet et Baronne 12 sept—1y

EXCELSIOR.
Dr. J. H. MALONEY, Dentiste.
SALONS 110 Rue du Canal, près St Charles, et du coin des Champs et rue Carondelet. Dents artificielles faites à moitié meilleur marché ailleurs. Opération des dents sans douleur, travail garanti comme excellent. Extraction des dents sans souffrance. Consulter vos intérêts en allant examiner les spécimens de son travail et les médailles qu'il a reçues. Vieux râteliers acceptés en échange ou comme paiement partiel de neufs. Travail exécuté à très bas prix. Ne vous trompez pas d'adresse.
Dsept—1an

JOSEPH C. SIERRA,
DENTISTE,
190 - - - DAUPHINE - - - 19
Entre Ste-Anne et Dumaine.
19janv1880

Dr. F. SAHUQUE & SON,
DENTISTES,
59 ..... Bourbon 59
Réduction de prix pour toutes les opérations. Extraction de dents à $1 à $5 par dent, suivant la carte.
4 mars—1an, D. Mer. V

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
130 - - - Esplanade - - - 130
Près Remparts.
21mai—1an D Ma J

Dr E. BURGUNDER, Dentiste,
358 ..... Chartres 358
Réduction de prix pour toutes les opérations. Extraction de dents à 50 cts pièce ; anstification et plombage de $1 à $5 par dent, suivant la carte. Cédrée dentifrice, à 25 la boîte. Pose de dents artificielles. Donne tous les soins pour les ventouses et sangsues. 23 déc—1an. dim. mar. jeu.

FEUILLETON.

Com. le 29 août 1880.

LA
BELLE ARGENTIÈRE.

—PAR—

PAUL SAUNIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE SACRIFICE.

II

LES PREMIERS RENSEIGNEMENTS.

(Suite)

—Oui, et je vous répondais que je connaissais trop bien mon bon frère d'Alençon pour admettre qu'il se soumît déjà sans avoir reçu des garanties sérieuses.

—Vous aviez raison, sire, dit la reine de Navarre. En même temps qu'il suppliait en apparence Casimir de ne pas avancer, le duc d'Anjou le priait secrètement de se hâter.

—J'en étais sûr ! fit Henri. De sorte que Casimir est entré en France ?

—Il est en Champagne avec Condé et va prochainement passer en Bourgogne.

—Et Mayenne, que fait-il ?

—Il côtoie leur armée sans l'attaquer.

—Et il ne l'attaquera pas, soyez en certaine. Il a évidemment reçu de la reine-mère des instructions particulières, sans cela aurait-il permis à cette horde de Suisses d'Allemands et de Français de se former ?

—Mais le duc pourra-t-il éviter le combat ? Ce voisinage de deux armées n'est-il pas un péril de chaque jour ?

—Assurément, mais, pas plus que sa mère, votre frère d'Alençon n'a envie de voir couler le sang. Les deux armées n'en vieudront donc pas aux prises avant que Catherine et son fils aient signé la paix.

—Alors aucun danger n'est à redouter ! fit joyeusement Marguerite.

—Pardon, il y en a un, dit Henri.

—Pour qui ?

—Pour moi,—c'est-à-dire pour nous, s'empressa d'ajouter le roi de Navarre.

—Lequel ?

—C'est que notre frère d'Alençon fasse la paix un peu trop tôt.

—Pourquoi ?

—Je vous l'apprendrai plus tard, Margot. Avez-vous confiance en moi ?

—Vous le voyez bien, puisque je suis là.

—Alors ne m'interrogez pas et faites ce que je vais vous dire.

—J'écoute, dit la jeune reine.

—A tort ou à raison, reprit lentement Henri, on prétend que le duc d'Alençon a pour vous une amitié tout exceptionnelle, —un peu plus violente, affirme-t-on, qu'il ne convient à un frère....

Marguerite ouvrit la bouche pour protester.

—Je ne vous interroge pas, fit le roi de Navarre en l'arrêtant d'un geste. Remarquez que j'ai dit : à tort ou à raison". Admettons que ce soit à tort. Il n'en est pas moins vrai que cette amitié existe, que vous avez sur lui une influence telle que, si vous aviez voulu le retenir ou moment où il a quitté la cour, vous l'auriez fait.

—J'en conviens, mais je vous ferai remarquer à mon tour que j'agissais d'après vos inspirations et parce que vous hésitiez vous-même à le laisser partir.

—Aussi n'est-ce point un reproche que je vous adresse, ma chère Margot. Je constate le fait sans commentaire. C'est que je nourrissais alors certain projet, auquel j'ai renoncé parce qu'il n'était pas encore mûr.

—Et vous l'avez définitivement abandonné.

—Au contraire, c'est précisément parce qu'il mûrit que j'ai recours à vous.

—Dans quel but ?

—Pour empêcher notre excellent frère d'Alençon de signer la paix avant un mois.

—Et vous croyez que j'y parviendrai ? fit Marguerite avec incrédulité.

—Ayez donc en vous plus de confiance, ma toute belle ! répondit Henri. Je vous admirais tout à l'heure ; croyez-vous que je sois seul à reconnaître que vous êtes à la fois la plus érudite et la plus gracieuse de toutes les femmes ? Non, tout le monde le proclame, et d'Alençon a trop bon goût pour ne pas s'en être aperçu.

—Que faut-il donc faire ?

—Il faut lui écrire de votre jolie main une de ces lettres charmantes que vous tournez avec tant d'art ! Il faut surtout trouver un courrier, bien rapide et bien discret, qui remette lui-même cette lettre au duc. Est-ce trop exiger de vous ?

—Non, répondit nettement la jeune reine.

—Ainsi vous écrirez cette lettre ?

—Dès aujourd'hui.

—Et vous trouverez un courrier pour la porter ?

—Je le trouverai.

—Dès demain ?

—Dès demain.

—Décidément, dit Henri en lui baisant de nouveau la main, vous êtes adorable.

—Marguerite se mit à rire. Le roi de Navarre fit comme elle.

—Au moins, dit-il, vous pourrez attester à notre bien-aimée mère, ainsi que je le lui affirmais tout à l'heure, que je ne m'occupe pas de politique.

—Ne craigniez rien, sire, fit Marguerite en se levant. J'ai promis d'aider de tout mon pouvoir à votre élévation : je vous serai jusqu'au bout une alliée fidèle et dévouée.

—J'y compte bien, répliqua Henri.

—Et moi, je réponds de tout, dit la jeune reine en se dirigeant vers la porte.

Il lui prit la main et l'accompagna ; puis, quand elle eut descendu les premières degrés :

—N'oubliez rien ! lui recommanda-t-il.

—C'est promis, répondit-elle en disparaissant aussitôt.

Il referma la porte et se laissa tomber avec accablement dans son fauteuil.

—Un mois.... je demande un mois.... murmura-t-il. Comment vais-je faire, si réellement Gilbert n'est plus là ?

Si les nouvelles que Marguerite venait de lui apporter avaient un instant distrait sa pensée de jeune gentilhomme, on voit qu'elles l'y ramenaient promptement.

Ce fut donc avec une vive impatience qu'il attendit au lendemain. L'audience qu'il avait accordée au marquis de La Modane aurait-elle un résultat satisfaisant ? Il le désirait plus qu'il ne l'espérait.

Aussi le lendemain, dès qu'il fut levé, il donna à son valet de chambre l'ordre d'introduire le marquis aussitôt qu'il se présenterait.

M. de La Modane fut exact. Pour tout l'or du monde, il n'aurait pas voulu manquer au rendez-vous.

Etre reçu par le roi ! C'était à ses yeux un tel honneur qu'il en avait la bouche pleine rien que d'y penser ! Depuis deux jours que cet honneur lui était réservé, il l'avait annoncé vingt fois à Henriette, cinquante fois à sa sœur et cent fois à François.

Ce fut bien autre chose quand, après avoir décliné son nom, il vit qu'il pénétrait chez Sa Majesté, sans faire antichambre.

Il acquit à ses propres yeux une telle importance que ses habits faillirent en crever.

—Eh bien ? fit le roi de Navarre en l'apercevant, avez-vous des nouvelles de Gilbert ?....

—Non, sire.

—Comment, rien ? Pas même un indice.

—Pas même cela, sire.

—Avez-vous du moins interrogé son domestique ?

—Ah ! Votre Majesté a appris....

—Que François est chez vous depuis deux mois avec les chevaux de Gilbert. Donc, vous avez eu le temps de le questionner.

—Ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée, sire, c'est ma fille ; mais le peu que nous savons....

—Dites-le donc, morbleu ! fit Henri avec impatience.

Le marquis était tout désarçonné. Il s'attendait à une audience solennelle, bien froide et bien compassée, et il se trouvait en face d'une Majesté pétulante, qui l'accablait de questions, sans lui avoir pour ainsi dire donné le temps de saluer.

—Je vous demande pardon, sire.... balbutia-t-il ; mais permettez-moi de rassembler mes idées. Je m'attendais si peu à ce que.... d'emblée.... il fut question du baron de Prévalais.....

Henri, témoin du trouble qui s'était emparé du vieux gentilhomme, comprit qu'il n'obtiendrait rien de lui s'il ne le laissait point aller à sa guise.

—Petit homme ! se dit-il en le regardant avec une dédaigneuse pitié.

—Et d'abord, commençons par le commencement, fit le marquis.

—Comme il vous plaira, répondit le roi de Navarre, qui se renversa dans son fauteuil d'un air résigné.

—Nous n'avons pas appris, le jour même où elle a eu lieu, la disparition du baron, dit M. de la Modane. Ce n'est qu'au bout de huit jours que Jabotte qui en avait été instruite par Dégourdi, en informa Henriette.

—Un mot ! fit Henri. Qu'est-ce que Jabotte ? Qu'est-ce que Dégourdi ?

—Jabotte est la camériste de ma fille. Dégourdi est un surnom qu'on a donné à François, le lequais de Gilbert. Ces deux enfants sont nés dans le même village et sont élevés l'un à l'autre depuis dix huit mois.

—Ah ! je me souviens, dit Henri en reprenant sa pose indolente.

—Henriette, elle-même, ne me fit pas immédiatement part de cet accident, continua le marquis.

—Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas intimement liés avec la famille des Prévalais ?

—Intimement.... non, sire, fit M. de la Modane avec un peu d'embarras. J'ai connu jadis, il est vrai, le père de Gilbert, mais le fils.

—Ne vous a-t-il donc pas rendu un signalé service ?

—En effet, sire.... en voulant arrêter le cheval que montait ma fille, M. de Prévalais est tombé, a été foulé aux pieds.

—Oh ! ne cherchez pas à atténuer le mérite du pauvre garçon, interrompit Henri. On m'a raconté cet événement dans ses moindres détails ; je sais que Gilbert a risqué sa vie pour sauver celle de votre fille et qu'il a été à deux doigts de la mort.

—Je ne le conteste pas, s'empressa de dire le marquis.

—Eh bien ! A la suite de cette longue et pénible convalescence, ne lui avez-vous pas ouvert, toutes grandes, les portes de votre maison ?

—Je vis très retiré, sire.... je ne reçois personne.... fit M. de La Modane, de plus en plus embarrassé ; mais ma fille est assez souvent rendre visite à la mère de Gilbert et a conçu pour elle une si profonde estime....

—Votre fille ! toujours votre fille ! interrompit le roi. C'est donc elle qui fait tout ce que vous devriez faire ?

—Non, sire, mais elle est plus jeune.... plus active....

—Et plus démonstrative, je le vois avec plaisir. N'importe, monsieur, laissez moi m'étonner que vous laissiez à une jeune fille le soin de témoigner à M. de Prévalais la reconnaissance dont, seule, elle me semble pénétrée.

Henri avait prononcé ces paroles avec un accent de sévérité qui fit baisser la tête au vieux gentilhomme.

—Cependant, essaya-t-il de répondre, la manière dont j'ai agi en recueillant le lauquais et les chevaux du baron prouve bien....

—Que vous n'êtes pas fâché, pendant votre séjour à Paris, de profiter, sans bourse délier, de deux admirables montures et d'un valet dévoué, n'est-ce pas ? fit le roi avec une ironie cruelle.

—Sor.... Votre Majesté a pu supposer....

—Pardons, monsieur, interrompit de nouveau Henri, et revenons à mon pauvre Gilbert.

—Ce n'est guère qu'au bout d'un mois, et alors que ma fille venait de recevoir de Mme de Prévalais une première lettre, fort alarmante, qu'elle me communiqua les craintes que la baronne avait conçues et qu'elle partageait elle-même, reprit M. de La Modane.

Dégourdi, que j'interrogeai, ne savait absolument rien, prétendait-il. Il ne fit donc que confirmer nos appréhensions.

Ce fut alors que j'offris à François de venir s'installer chez ma sœur et de se rendre utile dans la maison.

Un autre mois se passa, Dégourdi gardait toujours la même réserve vis-à-vis de ma fille, qui ne cessait de s'enquérir des circonstances dans lesquelles avait eu lieu cette mystérieuse disparition.

Un jour enfin, Dégourdi se trouvait dans ma chambre et m'aidait à m'habiller, lorsqu'il se décida à rompre le silence.

—Monsieur, commença-t-il, j'ai confié ce matin à Jabotte tout ce que j'avais sur le cœur. Elle a pensé que j'avais eu tort de vous le cacher ; elle a prétendu, que, sur mes indications, il serait peut-être possible de retrouver la trace de mon maître. J'ai donc pris le parti de vous le raconter, n'osant pas le raconter directement à Mlle de La Modane.

—Pourquoi ? demandai-je, très surpris de ce préambule.

—Parce qu'il s'agit d'une femme, me répondit-il à voix basse.

—Eh ! coquin, m'écriai-je, que ne l'as-tu dit plutôt ?

—C'est que.... fit-il d'un air marri, j'ai commis déjà tant de bévues au service de M. le baron, que j'avais peur d'en commettre une autre en livrant un secret qui ne m'appartient pas.—Ainsi, je vous le jure ! ajouta-t-il, si l'absence de mon seigneur ne se prolongeait pas au delà des limites ordinaires, j'aurais continué de me taire.

—Eh bien ! parle. De quelle femme s'agit-il ?

—Je ne connais pas son nom, dit Dégourdi, mais je sais qu'elle demeure au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Baillet.

Henri, qui s'était penché curieusement le marquis.

—Je serais fort en peine de vous rép